

*Ce n'était plus une rue, mais un monde, un espace-temps de pluie de cendres et de presque nuit. Il marchait vers le nord dans les gravats et la boue et des gens le dépassaient en courant, avec des serviettes de toilette contre la figure ou des vestes par-dessus la tête. [...] Il était en costume et portait une mallette. Il avait du verre dans les cheveux et sur le visage, des éraflures marbrées de sang et de lumière. [...] Quelqu'un sortit du dîner et ébaucha le geste de lui tendre une bouteille d'eau. C'était une femme portant un masque antipoussière et une casquette de baseball, puis elle ramena la bouteille à elle pour dévisser le bouchon avant de la lui tendre à nouveau. Il posa sa mallette pour la prendre, à peine conscient de ne pas utiliser son bras gauche, d'avoir dû poser la mallette pour prendre la bouteille. Trois véhicules de police fonçaient vers le bas de la ville dans un hurlement de sirène. Il ferma les yeux et but ; il sentit l'eau passer dans son corps, entraînant la poussière et la suie. Elle le regardait. Elle dit quelque chose qu'il n'entendit pas et il lui rendit la bouteille puis ramassa sa mallette. Il y avait un arrière-goût de sang dans la longue gorgée d'eau.*

**Don DeLillo, *L'Homme qui tombe*, Paris, Actes Sud, 2008, p. 9-11.**

*En fait, ce n'était plus une personne diminuée qui était devant moi, la même femme un peu plus faible qu'avant, amoindrie, abîmée. Non, c'était une étrangère, qui ne me reconnaissait pas, qui ne se reconnaissait pas elle-même parce quelle ne s'était sans doute jamais rencontrée. Derrière le halo familier des cheveux, le ton de la voix, le bleu des yeux, perçait, phénomène ontologique bouleversant, la présence absolument incontestable de quelqu'un d'autre.(...) Dès lors, les dommages cérébraux, quels qu'ils soient, ne provoquent jamais seulement des détériorations cognitives, mais toujours aussi des détériorations émotionnelles: déficits affectifs ou libidinaux, ruptures d'habitudes, pertes tragiques d'accoutumance à la vie.*

**Catherine Malabou, *Les Nouveaux blessés. De Freud à la neurologie, penser les traumatismes contemporains*, Paris, Bayard, 2007.**

*Dans une journée d'homme contemporain, il n'est presque plus rien en effet qui puisse se traduire en expérience : ni la lecture du journal, si riche en nouvelles irrémédiablement étrangères au lecteur même qu'elles concernent ; ni le temps passé dans les embouteillages au volant de sa voiture; ni la traversée des enfers où s'engouffrent les rames du métro ; ni le cortège de manifestants, barrant soudain toute la rue ; ni la nappe de gaz lacrymogènes, qui s'effiloche lentement entre les immeubles du centre-ville; pas davantage les rafales d'armes automatiques qui éclatent on ne sait où ; ni la file d'attente qui d'allonge devant les guichets d'une administration ; ni la visite au supermarché, ce nouveau pays de cocagne ; ni les instants d'éternité passés avec des inconnus, en ascenseur ou en autobus, dans une muette promiscuité. L'homme moderne rentre chez lui le soir, épuisé par un fatras d'événements -divertissants ou ennuyeux, insolites ou ordinaires, agréables ou atroces -sans qu'aucun d'eux ne se soit mué en expérience.*

**Giorgio Agamben, *Enfance et histoire. Sur la destruction de l'expérience* (1978), Paris, Payot-Rivages, 2002, p. 24-25**